

L'inscription de la stèle de Ligor:

État présent de son interprétation

par George Coëdès

(Paris)

L'histoire de l'Indonésie est marquée, à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle, par l'apparition de la dynastie Çailendra qui manifeste sa présence presque en même temps dans le centre de l'île de Java et sur la péninsule malaise, et qu'on retrouve à Sumatra entre le milieu du IX^e et le début du XI^e siècle. Cette dynastie est doublement importante, parce qu'elle est responsable à Java de la construction des grands monuments bouddhiques de la plaine de Kěḍu, et parce qu'elle est liée à l'essor du royaume sumatranais de Çrīvijaya. Mais ses débuts sont fort mal connus, les sources dont on dispose se réduisant à quelques textes épigraphiques souvent mal conservés, dont l'interprétation prête à discussion.

Une de ces sources est une stèle inscrite provenant de la péninsule malaise et connue actuellement sous le nom de «stèle de Ligor». L'une de ses faces, dénommée A, est entièrement couverte d'un texte en sanskrit qui fait l'éloge d'un roi anonyme de Çrīvijaya, et qui relate une fondation bouddhique faite par lui en 775 A. D. L'autre face, dénommée B, est inachevée et ne comprend qu'une longue strophe sanskrite (*sragdharā*) et les trois premiers mots de la seconde strophe: elle mentionne un roi de la famille Çailendra portant le nom de Çrī Mahārāja. On a discuté sur les relations qui pourraient exister entre ces deux textes, et sur l'ordre même dans lequel ils doivent être lus. A la suite d'un article du Prof. F. D. K. Bosch publié en 1941 (TGB, LXXXI, p. 26) et tendant à montrer que l'inscription inachevée de la face B est en réalité le début du texte inscrit sur la face A, conclusion qui m'avait paru aussi contestable que les conséquences découlant de ces prémisses, j'ai présenté au XXI^e Congrès international des Orientalistes qui s'est tenu à Paris en juillet 1948, mais dont les *Actes* n'ont paru qu'une année suivante, une nouvelle interprétation de l'inscription de la Face B. J'ai cru pouvoir démontrer alors que ce texte, complètement indépendant de celui de la face A, mentionne non pas un, mais deux rois distincts: le premier, nommé Viṣṇu, le second qualifié de «tueur des ennemis» et nommé Çrī Mahārāja «comme conséquence de la mention de son origine qui est le Çailendravamça».

En 1950, j'ai repris dans *Bingkisan Budi* (Mélanges offerts au Prof. Ph. S. van Ronkel) l'essentiel de cette communication, dont les *Actes de Congrès des Orientalistes* n'avaient publié en 1949 qu'un résumé très succinct, et j'ai proposé d'identifier le Çailendra de l'inscription B au Çailendra qualifié lui aussi de «tueur des ennemis» dans l'inscription de Kělurak à Java, et

dans celle de Nālandā, qui mentionne le mariage de son fils Samarāgravīra avec la fille d'un roi nommé Dharmasetu. Ainsi, d'après moi, la stèle de Ligor faisait connaître par l'inscription de sa face B: 1) un roi nommé Viṣṇu, 2) un roi de la famille Çailendra nommé Çrī Mahārāja, dont il semble que le nom personnel figure dans l'inscription de Kēlurak sous la forme Indra, ou plus exactement Dharaṇīndra.

En même temps que paraissait mon étude, et sans qu'il ait eu la possibilité de la connaître, ni par les *Actes du Congrès des Orientalistes* (p. 248), ni par le recueil *Bingkisan Budi* (p. 58), le Dr. J. G. de Casparis publiait à Bandung la premier volume d'un nouveau corpus épigraphique, *Prasasti Indonesia*, consacré aux inscriptions de l'époque Çailendra. Il y a édité six textes déjà connus depuis longtemps, mais non encore étudiés, provenant du centre de l'île de Java. Leurs données, combinées avec celles des textes déjà publiés, notamment des inscriptions de Ligor, Kalasan, Kēlurak, Plaosan, Nālandā, ont permis à l'auteur d'établir, pour la période s'étendant de 732 (inscription de Sañjaya à Çangal) au règne de Kayuwangi dans la seconde moitié du IX^e siècle, une chronologie qui constitue un immense progrès sur celle des précédents auteurs. En effet, il dissocie radicalement les rois de la dynastie commençant avec Sañjaya et énumérés dans une inscription de Balitung de 907, d'avec les rois expressément désignés comme appartenant à la famille Çailendra ou pouvant être présumés en faire partie.

En 1951, le Prof. Dr. Bosch rédigeait un mémoire intitulé *Çrīvijaya, de Çailendra- en de Sañjayavaṃça*, qui ne parut que l'année suivante dans les *Bijdragen* (108, 1952, p. 113), et dans lequel il exprimait un point de vue assez différent de celui qu'il avait exposé dans son article de 1941. Adoptant une hypothèse de F. H. van Naerssen (*The Çailendra interregnum*, *India Antiqua*, 1947, p. 249) qu'il avait jusqu'alors combattue, et d'après laquelle l'inscription de Kalasan mentionne non pas un, mais deux rois, se ralliant d'autre part à mon interprétation de l'inscription B de Ligor suivant laquelle ce texte mentionne lui aussi deux rois, et tenant compte enfin des travaux épigraphiques de J. G. de Casparis, il exposait son point de vue sur les questions débattues dans ces divers articles. Concernant la stèle de Ligor, 1) il acceptait l'hypothèse de N. J. Krom (ap. Stapel, *Gesch. van Ned.-Indie*, I, 1938, p. 162) d'après qui le roi Dharmasetu de l'inscription de Nālandā serait un roi de Çrīvijaya pouvant être identifié à celui qui est mentionné dans l'inscription A de la stèle de Ligor; 2) il identifiait le roi Viṣṇu de l'inscription B au Panangkaran de l'inscription de Kalasan, et son fils le Çailendra «tueur des ennemis» à celui de Nālandā et de Kēlurak nommé dans cette dernière inscription Dharaṇīndra; 3) il proposait de regarder l'inscription B de Ligor, inscrite au dos de l'inscription A, non comme l'indice d'une conquête de la péninsule malaise par un Çailendra, mais plutôt comme la preuve de bonnes relations entre Çrīvijaya et les Çailendra, ce texte B se rapportant peut-être à l'union matrimoniale mentionnée dans l'inscription de Nālandā, c'est à dire au mariage de la princesse Tārā, fille de Dharmasetu, avec le fils du Çailendra «tueur des ennemis» (= Samarāgravīra de Nālandā, Samaratuṅga de l'inscription de

Karang Tengah ap. *Prasasti Indonesia*), qui aurait pu être mentionné dans la partie non gravée de l'inscription B de Ligor.

En 1951, en même temps que le Prof. Bosch rédigeait son article, et sans en avoir eu connaissance, je présentai au XXII^e Congrès international des Orientalistes à Istanbul une communication destinée en partie à attirer l'attention sur l'ouvrage de J. G. de Casparis, dont la diffusion n'avait pas été bien grande. Après avoir constaté que mon interprétation de l'inscription B de Ligor s'insérait sans difficulté dans le nouveau cadre chronologique et généalogique établi par lui, je formulai, à la lumière de son travail, les précisions suivantes: 1) dissociation du roi Viṣṇu de l'inscription B de Ligor d'avec le Çailendra de Kêlurak «tueur des ennemis», dont le nom personnel est Dharaṇīndra et le nom de sacre Saṅgrāmadhanañjaya, et dissociation de celui-ci d'avec le Çailendra de Kalasan qui n'est pas qualifié de «tueur des ennemis», mais qui pourrait être à la rigueur identifié au Viṣṇu de l'inscription B de Ligor; 2) attribution de cette inscription B à une date postérieure à 778 A.D., date de l'inscription de Kalasan et peut-être même postérieure à 782, date probable de l'avènement de Dharaṇīndra; 3) confirmation de l'hypothèse de N. J. Krom, adoptée par F. D. K. Bosch, d'après laquelle le roi de Çrīvijaya auteur de la fondation relatée dans l'inscription A de Ligor ne serait autre que le roi Dharmasetu de l'inscription de Nālandā. Il semble en effet qu'on puisse, sans être accusé de vouloir trop raffiner, trouver dans l'éloge du roi de l'inscription A une allusion au nom Dharmasetu: la stance 5 dit en effet que le roi de Çrīvijaya «a été délibérément créé par Brahma comme si ce dieu n'avait en vue que la stabilité du Dharma digne d'éloges» (*praçastadharmasthiratonmukhena*); or cette *dharmasthiratā* semble devoir être l'objectif principal d'un Dharmasetu «rempart de la Loi»; 4) l'inscription B de Ligor étant inachevée, il est possible qu'un troisième roi, en l'occurrence Samaratuṅga = Samarāgravīra, ait été nommé dans la portion du texte qui n'a pas été gravée. Si l'inscription B émanait de Samaratuṅga, on concevrait sans peine qu'il eût fait graver sur la stèle de son beau-père Dharmasetu une inscription destinée probablement à commémorer des libéralités en faveur de la fondation bouddhique de 775. Mais même si l'inscription B émane de son père Dharaṇīndra, alias Saṅgrāmadhanañjaya, on peut également concevoir que ce dernier, après le mariage de son fils avec une fille de Dharmasetu, ait participé à la fondation de 775 par des donations que l'inscription B avait pour objet de commémorer.

Estimant que la communication que je viens de résumer ne serait publiée dans les *Actes du Congrès d'Istanbul* qu'avec un long retard (elle n'a finalement paru qu'en 1957, p. 317), j'en communiquai une copie au Dr. J. G. de Casparis qui a bien voulu, dès 1952, me faire part de ses remarques à son sujet. Certaines de ses observations m'ont paru très judicieuses. Six années de réflexion, et un nouvel examen du texte de la stance de Ligor B avec mon disciple et ami Kamaleswar Bhattacharya m'ont amené à modifier mes vues sur divers points, notamment sur la mention de deux rois dans cette stance, et je venais de rédiger une «autocritique» en vue

d'une prochaine publication, lorsque j'ai reçu le dernier fascicule des *Bijdragen* (114, III, 1958) qui contient un article du Prof. Dr. R. M. Ng. Poerbatjaraka, reprenant le thème du dernier article du Prof. Bosch et intitulé comme lui *Çrīvijaya, de Çailendra- en de Sañjayavaiṇça*. Ce travail a malheureusement été rédigé et donné à l'impression avant que l'auteur ait pu avoir connaissance et faire son profit des critiques péremptoires que M. L. C. Damais a formulées (BEFEO, XLVIII, 1957, p. 607) à l'égard de certaines de ses hypothèses émises en 1952 dans le premier volume de son *Histoire de l'Indonésie* (en indonésien *Riwajat Indonesia*).

Dans son dernier article, le Prof. Poerbatjaraka ne fait qu'embrouiller les problèmes en reprenant à son compte des théories aujourd'hui désuètes et abandonnées. Pour la stèle de Ligor, il admet par exemple que l'inscription de la face B fait suite à celle de la face A, accusant le Prof. R. C. Majumdar d'avoir augmenté inutilement les difficultés en dissociant les deux inscriptions l'une de l'autre (dans BEFEO, XXXIII, 1933, p. 122), mais il n'avance aucun argument à l'encontre. Les faits matériels que j'ai exposés dans *Bingkisan Budi* (pp. 61—62) me paraissent décisifs, et suffisent à confirmer le point de vue du Prof. Majumdar qui, loin de compliquer l'interprétation correcte du texte, l'a au contraire grandement facilitée. Mais en ce qui concerne l'analyse grammaticale du texte, je suis prêt à me rallier à certaines suggestions du Prof. Poerbatjaraka qui coïncident avec celles du Dr. de Casparis.

Voici d'abord, pour plus de clarté, la transcription de la stance:

*yo'sau rājādhirājas sakalaripugaṇadhvāntasūryyopamaikas
svaujobhiḥ kāntalakṣmyā çaradamalaçaçī manmathābho vapuṣman
viṣṇvākhyo'çeṣasarvvārīmadavimathanaç ca dvitīyas svaçaktyā
sau'yam çailendravançaçaprabhavanigaditaḥ çrīmahārājanāmā //
tasya ca sakalarā*

Mon interprétation reposait sur un certain parallélisme entre les deux moitiés de la stance, et sur l'opposition entre les mots *eka* dans la première moitié et *dvitīya* dans la seconde. Or, le Dr. de Casparis m'a fait remarquer qu'il est difficile de prendre *eka* dans le sens de *prathama*, et que le composé *sūryopamaika*, à moins de supposer une composition insolite ou une faute de *sandhi*, ne peut guère signifier que «unique comme le soleil», et non «le premier, comparable au soleil». En outre, d'après une autre remarque du Dr. de Casparis, le parallélisme que j'avais cru déceler entre les deux moitiés de la stance, et qui reste malgré tout assez frappant, n'est cependant pas parfait: si le composé *viṣṇvākhyo* (en face de *çrīmahārājanāmā*) se rapportait à un premier roi, il devrait figurer dans la première paire de *pāda* supposée consacrée à ce personnage, et non au début de la seconde paire qui est consacrée au mahārāja.

De son côté, le Prof. Poerbatjaraka pense lui aussi que les deux mots *eka* «unique» et *dvitīya* «second» se rapportent à une seule et même personne, ce que je suis maintenant disposé à admettre, mais au lieu de traduire comme lui «cet unique roi des rois qui est comparable au soleil», je préfère

adopter la traduction du Dr. de Casparis «ce roi suprême des rois qui est unique comme le soleil».

Le Prof. Poerbatjaraka me reproche par ailleurs d'avoir abandonné la voie dans laquelle je m'étais engagé en 1918 (BEFEO, XVIII, 6, p. 32) en traduisant *viṣṇvākhyo* par «ayant l'aspect de Viṣṇu», pour emboîter le pas au Prof. Majumdar en prenant Viṣṇu pour le nom d'un roi. Sur ce point, il m'est plus difficile de revenir sur mes pas. L'expression *viṣṇvākhyo* a normalement le sens de «ayant pour nom Viṣṇu». Ce sens semble être ici d'autant mieux assuré que le composé *viṣṇvākhyo* a pour parallèle *çrīmahārājanāmā*. L'auteur a manifestement l'intention de faire l'éloge d'un *rājādhirāja* portant le nom (personnel) de Viṣṇu et d'expliquer pourquoi il porte le titre de *çrīmahārāja*. C'est ce nom de Viṣṇu qui a motivé la comparaison avec le dieu, comme il a entraîné les autres comparaisons avec le soleil, avec la beauté (*lakṣmī*) de la lune, avec Manmatha, qui, notons-le, restent toutes dans une perspective vichnouïte. Mais, au fond, cette question n'a pas une importance majeure. Que le roi ait effectivement porté le nom de Viṣṇu, ou qu'il soit seulement désigné par le titre de *mahārāja* et comparé à Viṣṇu, l'essentiel est qu'il est qualifié de Çailendra et de «destructeur des ennemis».

Le Prof. Poerbatjaraka observe, avec raison je crois, que la répétition *yo sau . . . sau'yam* indique que les trois premiers pāda ne contiennent que des épithètes appliquées au personnage nommé dans la quatrième. Sur cette opposition entre *yo'sau rājādhirājas* et *sau'yam . . . çrīmahārājanāmā*, le Dr. de Casparis m'avait suggéré l'ingénieuse explication que voici. «Il me semble, m'écrivait-il en 1952, que le poète veuille souligner le fait curieux qu'un roi qui a droit au titre de *rājādhirāja* se dise quand même *çrīmahārāja*, car il n'y a pas de doute que le premier titre soit bien plus impressionnant que le second. Il suffit d'examiner n'importe quelle inscription des Gupta impériaux, antérieure de plusieurs siècles à l'inscription de Ligor, pour constater que *rājādhirāja* représente le titre impérial, tandis que *mahārāja* désigne des chefs féodaux. D'ailleurs, le titre de *rājādhirāja* pour le roi suprême doit avoir été connu en Indonésie: on le trouve déjà dans une des inscriptions de Pūrṇavarman (celle de Tugu). Le fait que le roi Çailendra «se dit» (*°nāma*) *çrīmahārāja* doit être considéré, demble-t-il, comme une sorte de paradoxe: on veut souligner que le roi, bien qu'ayant droit au titre impérial, adopte cependant celui de *çrīmahārāja* pour des raisons très spéciales. Or il me semble qu'une allusion à ces considérations extraordinaires soit contenue dans le quatrième pāda. Je crois qu'il ne peut y avoir de doute que la raison principale consiste dans la descendance du Grand Çailendra. Il semble donc que le titre de *çrīmahārāja* soit préféré à cause d'une vieille tradition dynastique qu'on fait revivre à une date historiquement importante, et avec une valeur neuve, et que désormais il restera le titre du monarque suprême en Indonésie».

Il reste, concernant la stance de Ligor B, un dernier point sur lequel le Prof. Poerbatjaraka émet une opinion à laquelle il m'est impossible de me rallier. Il identifie le roi Çailendra nommé Çrī Mahārāja au Rakai

Panangkaran de l'inscription de Kalasan, identification déjà proposée par le Prof. Bosch dans ses articles précités de 1941 et 1952. Le Prof. Poerbatjaraka rejette avec véhémence la théorie de van Naerssen, d'après laquelle cette inscription de Kalasan mentionne deux rois: un Çailendra suzerain et son vassal Panangkaran. Ne pouvant «refrêner son indignation», il s'écrie: «Quelle insulte! Comme si, de tout temps, les Javanais n'avaient jamais pu faire autrement que d'être gouvernés (ge"printah"d) par un maître étranger!» Le Prof. Poerbatjaraka aurait pu s'éviter cette explosion de nationalisme assez inattendue s'il avait renoncé à considérer dès le VIII^e siècle les Çailendra comme les souverains d'un état étranger, en l'espèce le royaume sumatranais de Çrīvijaya, et s'il avait admis, comme tout le monde le fait maintenant, que les Çailendra ne commencèrent à régner à Çrījaya qu'après 856, à la suite des événements reconstitués par le Dr. de Casparis (*Prasasti Indonesia, II, p. 256*) et de l'accession de Bālaputra au trône de Çrīvijaya, dont sa mère Tārā, fille de Dharmasetu, lui apportait l'héritage. Même si les Çailendra étaient de lointaine origine founanaise, comme le Dr. de Casparis et moi-même inclinons à le penser, ils étaient au VIII^e siècle aussi javanais que les princes de la lignée de Sañjaya, et la situation de Panangkaran vis-à-vis du Çailendra n'était pas celle d'un sujet vis-à-vis d'un maître étranger, mais d'un vassal vis-à-vis d'un suzerain plus puissant.

Sous le bénéfice de ces remarques, la stance de Ligor B peut désormais être traduite ainsi:

«Ce roi suprême des rois (*rājādhirāja*) qui, par son énergie [ou: par son éclat], est unique comme le soleil dissipant cette obscurité qu'est la troupe de tous ses ennemis, qui, par sa beauté charmante [ou: par la beauté de la lune (*kānta*)], est la lune d'automne sans tache, et qui par son charme a l'aspect de Manmatha, ce (roi) nommé Viṣṇu qui, par ses prouesses est comme un second (Viṣṇu) anéantissant l'orgueil de tous ses ennemis, et qui est nommé Çrī Mahārāja pour indiquer que son origine est la famille Çailendra; — de celui-là . . . (inachevé).

Je crois maintenant qu'il sera utile de donner ici en guise d'hommage à M. le Professeur Walther Aichele le résultat du nouvel examen de cette stance et d'indiquer les points sur lesquels on devrait, semble-t-il, pouvoir se mettre d'accord désormais.

1. Il est certain que les inscriptions des deux faces de la stèle de Ligor sont indépendantes l'une de l'autre: tandis que l'inscription de la face A, datée 775 A.D., émane d'un roi de Çrīvijaya, celle de la face B lui est postérieure et se rapporte à la dynastie Çailendra.

2. Le roi de Çrīvijaya mentionné sur la face A et auteur en 775 d'une fondation bouddhique, est presque certainement le roi Dharmasetu nommé dans la charte de Nālandā. Si ce nom n'est pas expressément mentionné dans la stèle de Ligor, du moins y est-il fait allusion.

3. Mon hypothèse concernant la mention de deux rois dans l'inscription de la face B de la stèle de Ligor n'est pas à retenir.

4. Puisque cette inscription de Ligor B ne mentionne qu'un seul roi, nommé ou non Viṣṇu, ce roi qui appartient à la famille Çailendra et qui est qualifié de «destructeur de ses ennemis» est identique au Çailendra figurant avec la même épithète dans les inscriptions de Kēlurak et de Nālandā. Son nom de sacré est Saṅgrāmadhanañjaya, donné par l'inscription de Kēlurak. Quant à son nom de Dharaṇīndra, c'est d'après une communication du Dr. de Casparis le résultat d'une mauvaise lecture: au lieu de *dharaṇīndra-nāmnā*, il faut lire en effet dans l'inscription de Kēlurak *dharaṇīndhareṇa* qui signifie simplement «roi».

5. Le roi de l'inscription de Ligor B, nommé ou non Viṣṇu, bien qu'il ait droit au titre impérial de *rājādhirāja*, assume (ou restaure) le titre de Çrī Mahārāja pour marquer son appartenance à la dynastie Çailendra dont il semble que ce soit la titulature traditionnelle. On sait que pour les navigateurs et commerçants arabes le roi du Zābag, le grand souverain des Mers du Sud, est le Mahārāja.

6. La date de l'inscription de Ligor B résulte des faits suivants: Le Çailendra de Ligor B est postérieur à 775, date de l'inscription de la face A. Il doit être aussi postérieur au Çailendra qui apparaît en 778 dans l'inscription de Kalasan et qui, ne portant pas l'épithète de «tueur de ses ennemis», n'a aucune raison d'être identifié à celui de Ligor B. La première mention datée d'un Çailendra «tueur des ennemis» se trouvant en 782 dans l'inscription de Kēlurak, c'est au plus tôt entre 778 et 782 que l'on peut placer le Çailendra de Ligor B. S'il est vrai, comme le pense le Dr. de Casparis, que l'inauguration à Kēlurak d'une image de Mañjuçrī a quelque rapport avec l'avènement du Çailendra «tueur des ennemis» et son abhiṣeka sous le nom de Saṅgrāmadhanañjaya, c'est au plus tôt en 782 qu'a pu être gravée l'inscription de Ligor B. Mais elle a dû l'être sensiblement plus tard si elle mentionnait, dans la partie non gravée du texte, le successeur de Saṅgrāmadhanañjaya, son fils Samaratuṅga, et faisait allusion à son alliance avec la fille du roi de Çrīvijaya. Ainsi se trouverait renforcée l'hypothèse de N. J. Krom, reprise par le Prof. Bosch, concernant une relation de cause à effet entre cette union et la gravure de l'inscription sur la face B de la stèle de Ligor.